

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 NOVEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du "Monde Illustré," par J. St-E.—Poésie : A ma sœur, par J. Arthur.—M., et Mme Grover Cleveland, par J. St-E.—Poésie : Au-delà, par J.-B. Chatrian.—L'album de Montréal, par E.-Z. Massicotte.—Au Dahomey.—Nos artistes, par Amicus.—Pour porter les bébés.—Primes du mois d'octobre—La Sainte-Catherine, par Ivain de Blancfort.—Rose blanche, par Germain Picard.—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—M. Lasker à Montréal.—Feuilletons : Les mangeurs de feu (suite) ; La belle ténébreuse (suite), par Jules Mary.—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Au Dahomey : Le télégraphe dahoméen.—Portrait de M. Grover Cleveland, président des États-Unis.—Portrait de madame Grover Cleveland.—La guerre au Dahomey : Le combat de Godomé-Zobbo.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



QUE de fois, en contemplant un beau ciel rempli d'étoiles n'avez-vous pas fait cette réflexion qui nous vient à tous : " Ces astres que je vois, nos aïeux les ont vus aussi, dans le même ordre, tournant de la même manière dans leur mouvement apparent et nos descendants les verront encore dans des milliers d'années.

Ces étoiles, les patriarches de la bible les ont vues ; les pères chaldéens, dans leurs heures de solitude, en ont étudié le cours, et leurs rayons ont éclairé les cultivateurs de notre petit globe aux époques lointaines de ses transformations."

Et cette chose si simple, si vraie, nous émeut et nous fait sentir le peu que nous sommes, voyageurs d'un moment, locataires qui passons un instant sur un point de l'univers sans fin.

Mais combien nous serions plus émerveillés encore à la vue d'une fleur âgée de plusieurs millions d'années et fraîche encore comme au matin de son premier épanouissement ; une fleur immortelle, colorée, parfumée, toujours jeune dans son éternel printemps ; une fleur contemporaine des Pharaons et qui a peut-être orné les cheveux d'une gracieuse jeune fille qui dort depuis cinq mille ans de son dernier sommeil.

Cette fleur existe.

" Plus étonnante que la fougère d'Arkansas et

que la rose de Jéricho, dans sa renaissance incomparable, dit Fulbert-Dumonteil, à qui j'emprunte le récit suivant, cette fleur, un prodige, un mystère, fut appelée " fleur de résurrection " par un savant illustre, le docteur Deck, qui la découvrit en 1848.

" D'où vient cette fleur ? Quelle est-elle ? On l'ignore. Elle ne ressemble à aucune autre plante et on ne lui connaît ni famille ni berceau. Type unique au monde, individu isolé sur la terre et dans la science, elle semble sans ancêtre comme elle est sans descendants. En parlant de cette fleur merveilleuse, on croit sortir de l'histoire naturelle pour entrer dans la légende de quelque rêve oriental. Il n'est pas jusqu'à l'histoire de sa découverte qui ne ressemble à un conte des *Mille et une Nuits*.

" Vers 1848, le Dr Deck entreprit d'explorer la Haute-Egypte et de parcourir le désert dans le but de retrouver les opulentes mines d'émeraudes exploitées dans l'antiquité. Pendant son voyage, Deck fit la découverte d'un vieil Arabe à qui il sauva la vie. L'Arabe était pauvre, et pourtant il devait payer les honoraires du célèbre docteur avec un trésor qui valait toutes les pierres du monde et que n'auraient pu lui offrir tous les rois de la terre.

" C'était une plante ; une petite plante grêle et desséchée qui, au dire de l'Arabe, avait été découverte au désert, dans un vieux tombeau, sur le sein d'une prêtresse égyptienne. Et l'Arabe ajoutait que cette plante féérique possédait un charme sans pareil. En écoutant le pompeux éloge de cette chétive plante qui, pour tout ornement, portait sur sa tige flétrie deux boutons brûlés par le soleil et jaunis par le temps, le Dr Deck ne put s'empêcher de sourire. L'Arabe, alors, prit quelques gouttes d'eau, arrosa la plante, et aussitôt un prodige s'accomplit sous les yeux émerveillés du voyageur ; sa tige frémit, s'agite, se redresse et se balance, les boutons se gonflent, la fleur s'épanouit, déroulant ses pétales diaphanes et superbes qui se disposent en éclatant autour d'un point central, plein d'élégance et de fraîcheur. On dirait quelque pâquerette fantastique cueillie dans un parler enchanté. Et, peu à peu, renversant sa corolle aux teintes irisées, d'une délicatesse extrême, la belle ressuscitée découvre son sein rajeuni sur lequel reposent d'antiques graines. Mais, hélas ! cette précieuse semence que la fleur de résurrection garde avec un soin jaloux depuis tant de siècles, est à jamais stérile.

" Le Dr Deck, au comble de la surprise et de l'admiration, emporta cette plante extraordinaire et renouvela plus de cent fois l'expérience du vieil Arabe ; et toujours la petite fleur du désert, la plante mystérieuse ressuscita dans son impérissable beauté, sous quelques gouttes d'eau.

Ce charmant récit méritait d'être reproduit, n'est-ce pas, car cette merveille est peu connue et je comprends l'émotion du docteur Deck en voyant ce spécimen étrange d'une flore disparue.

Ah ! que n'est-il donné à l'homme de pouvoir ainsi revivre !

Mais cette idée a servi de thème à une spirituelle fantaisie d'Edmond About, *L'Homme à l'oreille cassée*, dans laquelle le héros de l'aventure, un jeune colonel du premier empire, est desséché par un savant allemand et ressuscité cinquante ans plus tard.

Malheureusement, ce n'est qu'une fantaisie.

* * Deux faits qui viennent de se passer prouvent que j'avais malheureusement trop raison en protestant, il y a trois semaines, contre la prétention de certain quidam que toutes les misères étaient immédiatement soulagées chez nous.

L'autre jour, un pauvre diable, un vieil homme, âgé de soixante-douze ans, usé par le travail et les privations, épuisé, fourbu, demande aux autorités un asile et du pain, mais notre société est si bien organisée pour venir en aide aux malheureux, qu'on n'a rien trouvé de mieux que de l'envoyer en prison.

Presque en même temps, une pauvre femme, escortée de trois enfants, tous suintant la misère, était arrêtée sous accusation de vagabondage, sur la plainte du secrétaire de la société de protection des

femmes et des enfants. C'était la seule manière de la protéger !

Les enfants ont été placés dans des institutions de charité ; la mère en prison.

Toujours la prison ! Cela devient intolérable.

Et le lendemain, je lisais dans les journaux le rapport de quatre citoyens qui avaient fait, de leur propre chef, une enquête sur l'immoralité à Montréal.

Ce document n'est pas édifiant. On nous y donne un aperçu des bas-fonds de la société, de ce qui se passe dans des lieux infâmes ; on y voit bien des hontes, bien des choses ignobles, et les auteurs de ce rapport terminent en se plaignant de la tolérance que l'on semble accorder à un trop grand nombre de sacrifiants des deux sexes.

Le contraste n'est-il pas poignant et n'avons-nous pas le droit de nous étonner de voir que l'on n'a que la prison pour les malheureux dont le seul crime est d'être pauvres, pour la mère de famille dans la misère, pendant que des drôlesses font bombance en outrageant la morale et se moquent des femmes honnêtes en chantant un refrain cynique.

* * La fin du siècle est aux championnats, et chaque semaine en voit éclore un nouveau.

Le dernier connu est celui du piano, ou plutôt de l'orlonnance du pianiste. A qui jouera, non le mieux, mais le plus longtemps.

C'est un journal américain qui rapporte la chose : " Le tournoi a eu lieu le 26 octobre, entre le susdit professeur et Mlle Ada Melville, dont le record était déjà de dix heures et trente minutes. Les concurrents ne devaient quitter leur siège pour aucune raison. Le tournoi commença à dix heures du matin. Pendant un espace de temps de seize heures et cinquante-deux minutes, Mlle Melville ne bougea pas de son siège et joua sans interruption. A une heure et cinquante-deux minutes du matin, elle défaillit. Du clavier, elle laissa tomber ses mains sur ses genoux, incapable de les remuer plus longtemps. Elle était complètement épuisée. Le professeur Waterbury continua encore à jouer pendant huit minutes, accomplissant les dix-sept heures de ce travail opiniâtre. Après le tournoi, Mlle Melville avait les poignets enflés et le bout des doigts ampoulés. Les mains du professeur étaient deux fois leur grosseur normale."

Le journal n'ajoute pas que les deux adversaires étaient idiots, mais c'est tellement évident qu'il était inutile de le dire.

* * Un des plus estimés collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, Faucher de Saint-Maurice, me communique une lettre d'un excellent Français, M. de Bouthillier-Chavigny, une lettre tellement étrange que je ne puis m'empêcher d'en citer un passage. Il est très instructif :

Mon cher ami,

" Vous vouliez des nouvelles : en voilà et de bonnes.

" Je voudrais pouvoir crier aux 1,500,000 Canadiens-Français du Dominion les paroles que j'ai entendues, il y a deux jours à peine, à bord du *Mongolian*.

" La parole est à un major-général anglais ! ! Voilà ce qu'il a osé dire, en présence d'une douzaine de Saxons, heureux d'applaudir à sa grossièreté.

"—Je viens de voir ces damnés Canadiens-français : ils ne songent, sur l'ordre de leur clergé, qu'à se multiplier comme des lapins. Quand serons-nous délivrés de cette race, au Canada ?

" Et un gros Anglais, de Québec, d'ajouter : — Tranquillisez-vous ; déjà, dans la Nouvelle-Ecosse, ils disparaissent, décimés par la syphilis ! !

" Voilà, mon cher ami, l'idée que se forment de nous les hommes devant lesquels nos amis politiques, comme nous l'avons pu voir l'autre jour, courbent la tête, dans la capitale de la province française du Dominion.

" Le même jour, ma femme étant présente, on en vint à parler de la réception faite aux marins français à Québec. Le même gros Québécois de dire :